Document généré le 3 juin 2025 04:27

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Coup de coeur
Deux solitudes, une même angoisse
Le Sourd dans la ville

Gloria Kearns

Volume 7, numéro 2, novembre 1987, janvier 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34525ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Kearns, G. (1987). Compte rendu de [Coup de coeur : deux solitudes, une même angoisse / *Le Sourd dans la ville*]. *Ciné-Bulles*, *7*(2), 41–41.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Gloria Kearns

Deux solitudes, une même angoisse

■ « L'Enfant Malade, tel que l'a peint Munch, n'était pas ailleurs, en quelque éternité stérile, mais ici, à quelques pas de Florence, c'est ici, parmi nous, qu'il prolongeait son obsédante éternité, comme une oeuvre d'art enfermée dans son silence, il parlait peu, semblait sourd à tout, car il fallait contenir en soi ce long cri de révolte qui ne pourrait plus s'éteindre[1]... »

□ On se réveille un beau jour pour dire adieu à la vie qu'on mène. Quelque part, l'anneau s'est brisé et le luxe a fait place à l'ennui le plus plat, à la conscience de l'insignifiance de l'être. Parvenue à ce stade de son existence, Florence, à qui Béatrice Picard arrive à donner un caractère superficiel assez intéressant, se réfugie dans le *vrai* monde, celui de la misère et du désespoir, que camouflaient à merveille l'argent, les voyages et les mondanités.

Ainsi Mireille Dansereau nous introduit-elle dans l'univers du **Sourd dans la ville**, porteur de cette souffrance si chère à Marie-Claire Blais.

Puis on découvre Mike (Guillaume Lemay-Thivierge, étonnant dans le meilleur rôle de sa très jeune carrière), l'enfant rongé par le mal qui l'emportera un jour, résigné devant la douleur et la certitude de la précarité de sa courte existence. Autour de lui règnent la pauvreté et la déchéance, rachetées cependant par l'amour de sa mère, cette Gloria au rêve californien qui nous fait découvrir une Angèle Coutu à la fois amusante et touchante dans un rôle qui n'est pas sans présenter quelque risque. Son amour est si fort, aime-t-elle à répéter, qu'il arrachera l'enfant aux griffes de la mort.

Autour de ces deux axes, d'abord étrangers l'un à l'autre, rayonnent de nombreux îlots de délabrement physique et spirituel, mais aussi une lueur d'espoir, Judith (Han Masson), l'amie des suicidés, qui ne tardera pourtant pas à pâlir.

Le premier regard sera celui de la caméra, qui observe tour à tour l'errance bourgeoise et l'enracinement du miséreux. Puis la perspective se modifiera graduellement pour laisser chacun découvrir un univers qui lui est inconnu. Les bribes de vie éparses du début du film finiront par se fondre les unes aux autres en une atmosphère de plus en plus dense qui va efficacement chercher l'angoisse du vide qui sommeille au fond de nous.

Et, dans la beauté de cette esthétique de la détresse, riche d'un travail sonore remarquable basé sur la grande sensibilité musicale de Ginette Bellavance, se rapprocheront peu à peu ces deux êtres que rien ne destinait à se rencontrer et convergeront les tortures de l'âme et du corps.

Attentifs à tout mais concentrés sur leur souffrance, ils seront envieux de l'insouciance de leur entourage tout en se considérant légèrement au-dessus de ceux qui, incapables de pénétrer réellement leur douleur, demeurent inconscients de la mort que chacun porte en soi. Ils avaient tout pour se rejoindre...

Bien qu'ayant dévié de la perspective du roman de Marie-Claire Blais et malheureusement relégué dans l'ombre ce qui, dans le texte, justifiait le titre, Mireille Dansereau sera parvenue à déclencher des émotions à fleur de peau, à rendre efficacement cette image tragique de misère humaine qui habite l'imagination de la romancière. Et comme Marie-Claire Blais fait de la réalité une vision de l'esprit, Mireille Dansereau s'éloigne du réalisme pour offrir une conception abstraite de la douleur, de la souffrance, de la mort.

Avec quelle justesse aura-t-elle réussi à traduire en images l'idée, si crûment exposée par Marie-Claire Blais, que face au plus profond désespoir se dresse la plus imposante des barrières : l'impossibilité de communiquer. ■

(1) **Le Sourd dans la ville**, Marie-Claire Blais, Stanké, 1979.

Béatrice Picard (Florence)

« Combien Florence eût aimé [...] lui confier ce rêve qu'elle avait eu de reprendre goût à la vie, non ce qui avait suivi, la déception de la réalité, l'amertume, le dégoût, dans laquelle les beautés les plus colossales du monde venaient maintenant se dissoudre, il fallait atteindre Mike, pensait-elle, mais il était trop tard, lorsque Gloria lui parlait du désert, il écoutait, souriait, mais la mort le lui avait pris, la mort était là, ce n'était plus qu'un sourd dans la ville... »
***(Le Sourd dans la ville**, Marie-Claire Blais, Stanké, 1979)*